

D'un autre côté, voici comment l'héroïque défenseur du Souverain Pontife a été accueilli dans l'une des principales Eglises de Paris, quelques jours après son acquittement au tribunal de première instance.

Le prédicateur monta en chaire à une heure et l'Eglise était si remplie que, vers midi, il avait fallu fermer les portes. Plus de dix mille personnes remplissaient l'Eglise et affluaient non seulement dans la nef et dans les bas-côtés, mais encore dans les chapelles latérales, dans les tribunes et dans les jubés et jusque dans les confessionnaux.

Pendant plus d'une demi-heure, il a régné un tumulte inexprimable dans toute cette foule qui cherchait à se placer; l'on entendait parfois des plaintes de personnes qui, à moitié étouffées, réclamaient de l'air et du secours.

Outre cela des milliers assiégeaient les portes sans pouvoir entrer. La presse était si grande qu'une Princesse de Bade, la Duchesse d'Hamilton, cousine de l'Empereur, a réclamé en vain la faveur d'entrer, et n'a pu traverser la foule qui la séparait d'une place, retenue d'avance pour elle, au banc-d'œuvre.

L'illustre Prédicateur a eu lui-même beaucoup de peine à arriver à la chaire, et il a dû attendre pendant plus de vingt minutes pour prendre la parole, que le silence se rétablît et que le placement fût entièrement fini.

L'émotion était au comble lorsque l'Orateur sacré est descendu de chaire, laissant tous les cœurs touchés et transportés; enfin la quête au profit des asiles a produit des résultats inattendus.

Voilà donc ce que l'on peut attendre des esprits sincères lorsqu'on prend la défense du bon droit et de la vérité. Mais nous sommes assurés que ces démonstrations éclatantes n'en resteront pas là.

Les journaux nous ont offert dernièrement une polémique intéressante où les bons principes ont encore triomphé.

M. Ste. Beuve, critique assez célèbre, mais peu scrupuleux en matière de goût et de morale, ayant exalté un assez mauvais livre de M. Gustave Flaubert, M. de Pontmartin, dans ses *comptes-rendus littéraires*, a attaqué M. Flaubert et à la fois M. de Ste. Beuve coupable de donner, par ses louanges, une fâcheuse célébrité à une œuvre misérable et indigne d'un honnête homme.

M. Flaubert a été apprécié à sa juste valeur; et quant à M. de Ste. Beuve, académicien, chevalier de la légion d'honneur, attaché pour la critique littéraire aux journaux officiels du gouvernement, qui cherchait à se faire le patron du vice et de l'infamie, il a été remis à la place qu'il s'est faite lui-même par ses déplorables complaisances pour les licences de l'art.

M. de Ste. Beuve a voulu soutenir ce paradoxe immoral et détestable, que la forme devait justifier le fond, que la perfection du style pouvait faire pardonner à la liberté du sujet et enfin, *que sauf la*

*grossièreté et l'obscénité proprement dite, l'art justifiait tout.*

C'est la doctrine toute payenne qu'ont cherché déjà à réhabiliter certains écrivains modernes, et en particulier certains auteurs de cette époque déplorable, sous tant de rapports, que l'on appelle la *Renaissance* et que M. de Montalembert et M. Brownson ont appelé la *Renaissance du paganisme*.

M. de Pontmartin a répondu avec la supériorité que lui donnait la sainte cause qu'il défendait, que l'absence du sens moral est une dégradation irremédiable dans l'art, parce qu'elle détruit la vérité humaine dans ses traits principaux et dans son caractère le plus élevé.

L'on peut soutenir que la littérature est distincte de la morale, mais l'on ne peut prétendre qu'elle en est indépendante. Elle ne gagnera jamais rien à s'affranchir de ces principes, et elle perdra tout à fouler aux pieds une seule vérité morale.

Le beau et le bien ne sont pas la même chose, mais il faut qu'ils marchent de compagnie. L'art véritable est là, et il y trouve la source la plus féconde et riche d'inspirations. Les époques de la foi religieuse et morale ont vu éclore les grandes littératures; les époques de scepticisme et d'anarchie morale les ont vu languir et décheoir. Il n'y a pas à dire, le scepticisme et le matérialisme sont de *tristes muses*, elles n'amènent que la décadence; et tout art qui ne reconnaît pas en l'homme le principe divin et moral, se condamne à la stérilité, s'anéantit et se suicide.

Telles sont les grandes et salutaires vérités que M. de Pontmartin défend depuis longtemps avec une verve, une force, une vivacité et une sagacité qui en font un des plus grands talents de notre époque, et en même temps un des meilleurs esprits. Se faire l'arbitre de la littérature et du développement intellectuel dans un pays, comme le prétend être M. de Ste. Beuve et comme ses facultés éminentes lui permettraient d'y prétendre, mais en même temps, sous prétexte de goût littéraire, exalter les conceptions les plus immorales et les plus dégradées, pour quelqu'étincelle d'esprit qui s'y trouve, c'est manquer à sa mission, c'est mentir aux exigences les plus hautes et les plus indispensables de l'art; c'est mettre la main à l'œuvre de la dégradation et de la barbarie qui commence là où les mœurs s'arrêtent et ne sont plus respectées.

Voilà ce que M. de Pontmartin a montré avec la plus grande force au brillant adversaire qu'il avait à combattre.

Puisse cette leçon si bien administrée à l'une des illustrations de l'Académie française, et au beau milieu de la littérature officielle, faire réfléchir ceux qui devraient comprendre que leur plus haute mission est de maintenir les droits du bien comme de la vérité.